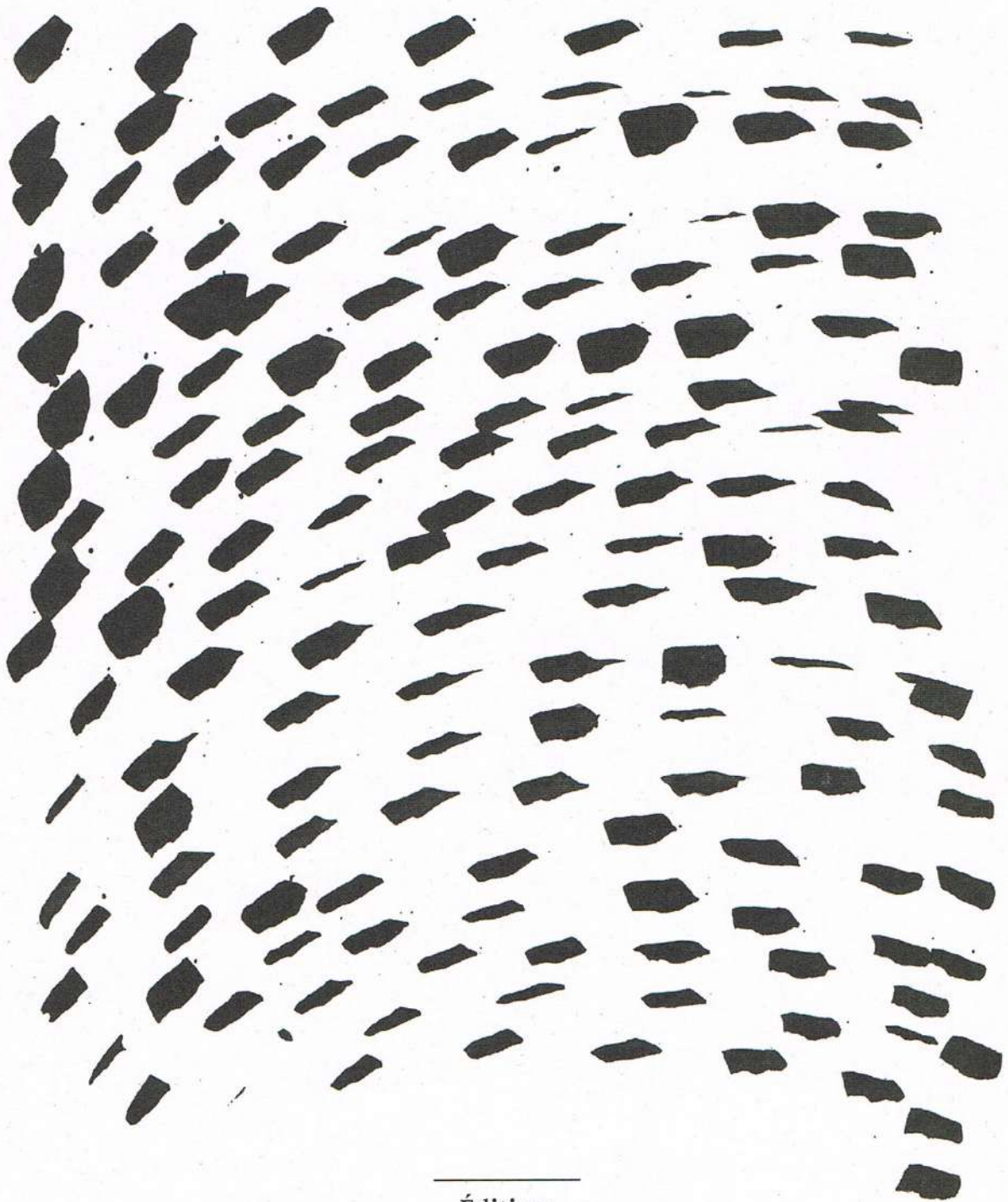


LAURA VAZQUEZ

LA SEMAINE PERPÉTUELLE



Éditions
du sous-
sol

Le père rêve d'une éponge qui lave le passé.
La mère est partie, il dit qu'elle n'existe plus.
Sorti du monde, le fils poste des vidéos sur Internet
et il écrit des poèmes.
La fille ne supporte pas la réalité trop proche et toutes
ces personnes qui avancent avec leurs millions de détails.
La grand-mère entend les clignements et les soupirs
de chaque moustique.
Tout ce qui leur arrive est dans l'ordre du monde.

La Semaine perpétuelle est d'abord un livre sur les gens
d'Internet. Écriture animiste, où toutes les choses du monde
peuvent parler – où le monde est possédé. Un livre à la vivacité
poétique frappante, la découverte d'une voix.

*Quand son esprit monte au plafond, elle se regarde, elle se voit
dans le lit, et la grand-mère ajoute un ciel sur chaque chose.
Elle regarde les objets, elle fait le tour de la pièce, elle ajoute un ciel
pour chaque meuble, un ciel sur la télé, un ciel sur des bouts
de pain, un ciel sur les yaourts, un ciel par couverture, un ciel sur
le plancher, un ciel sur le gymnase, un ciel sur chaque enfant, Salim,
Sara, un ciel sur chaque tête, et un ciel sur chacune de leurs dents,
un ciel sur leur front, un ciel sur chaque mèche et tout devient léger.*



**LIBÈRE DU STRESS
SOUS FORME DE CHIENNES**

Une tête ne tombe pas, elle ne peut pas tomber. Elle est reliée par un fil qui descend jusqu'en bas de la personne, et si la tête tombe, le reste tombe. Il ne faut pas casser notre tête, mais on peut casser nos membres. Quand on se casse un membre, on se souvient du membre. Quand une dent s'infecte, elle vibre à l'intérieur, on dirait qu'elle nous parle. Quand on pince une main, elle apparaît. On crève un œil, et cet œil devient le centre de la personne. En vérité, le corps est mou. Les personnes sont molles. Leurs mains sont molles, elles sont plus tendres que le bois, plus molles que le plastique ou que les carapaces, elles sont plus molles que les fruits, elles sont plus tendres que la plupart des choses dans le monde. On pourrait les percer, ce serait simple, avec une aiguille, avec un clou, ce ne serait pas la peine de forcer. Traverser les mains, avec une pique, un bout de bois, rien de plus simple. Perdre les mains et qu'elles pourrissent, des mains qui tombent, il resterait les bras. Mais pas la tête. La tête ne tombe pas.

Certains robots portent une tête comme un ornement. On change leur tête, on la dévisse, on change leur apparence, ils gardent le même esprit. Salim imaginait des robots, plusieurs villes de robots dirigés par des robots. Une famille de robots dans une maison normale, le bruit de leurs pas dans les escaliers, ils discutent, ils mangent. C'est une famille ordinaire. Il arrêta d'imaginer. Il se regardait dans l'écran de son téléphone, son visage changeait. Le miroir est en train de parler, le miroir est orgueilleux et triste. Salim dit : Tu veux quoi ? Le miroir est en train de se taire.

Le père avait de petites rides noires sur les lèvres, il dit : Je veux quoi ? Je veux que la maison soit propre, mais vous laissez des traces, je ne peux même plus compter. Si je compte une trace de doigt, je me rapproche et j'en compte 10, et si j'en compte 10, je me rapproche et j'en compte 100, et si j'en compte 100, toute la journée, je compte. On dirait que vous avez 1 200 doigts ta sœur et toi, vous avez 1 200 doigts tous les deux ? Ta sœur et toi ? Vous avez combien de doigts, 1 million ? Est-ce que vous avez 8 milliards de doigts ta sœur et toi ? C'est la question. C'est la question Salim.

Les lèvres de ce père produisaient de petits sons secs sur ses gencives. Il essorait l'éponge et il la plongeait dans l'eau, il l'essorait et il la replongeait. Il dirigea une fourchette vers le plafond et il dit : Tu dois comprendre qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut. Un jour, la police va sonner et elle va t'emmener. Ils te mettront les deux mains dans le dos et tu feras quoi ? Tu pourras faire quoi dans cette position Salim ? Avec les deux mains dans le dos. Réfléchis bien, il faut que tu réfléchisses.

Les cheveux du père étaient comme les herbes mortes sur son crâne. Il aurait suffi de jeter une allumette, tout aurait flambé, il serait resté des cendres. Salim imagina le père en feu, puis il imagina le père en cendres, puis il imagina le père en vie avec des cheveux brillants. Il photographia le père. Il ajouta un filtre au père et le père avait des cheveux longs, souples, blonds. Il dit : Tu m'écoutes ? Salim prononça le mot : Oui. Et le mot : Papa. Il répéta le mot : Papa. Il sentait sa voix comme une chose extérieure, comme si la voix venait des murs ou des surfaces autour de lui, comme si sa propre voix ne sortait pas de sa gorge mais de l'air sur les choses, comme si sa voix n'existait pas. Il dit : Pa-pa-pa-pa-pa, mais il n'entendait

La semaine perpétuelle

pas sa propre voix, il entendait le contour, il entendait les bords.

Quand la voix termine une parole, elle disparaît.

La voix sortait, elle vivait. Il prononça : Papa, papa, papa, papa, et le mot était un geste au niveau de la bouche. Il dit : Papapapapapapa, et la voix était une chose dans le monde. Peut-être que le mot était une chose dans le monde avec la voix. Peut-être que certains animaux pouvaient voir les paroles dans les airs, les petits animaux, les mouches, les insectes. Il dit : Papa, papa, papa.

Mais quoi à la fin ?

Rien... Je réfléchis.

Le père marmonna et il trempa ses mains dans l'évier. Il dit : Écoute-moi, si on ne frotte pas la table, elle devient dégoûtante. Tu m'écoutes ? Je vais te poser une question Salim : Qui voudrait une table dégoûtante ? Personne. Je vais te poser une autre question : Qui voudrait boire de l'eau dégoûtante ? Personne. Chaque fois que tu laisses une éponge sous l'eau, elle l'avale, c'est son métier. Ensuite, tu mets l'éponge dans ta main et la main lave. Il faut passer la main sur les paquets de riz, sur les paquets de sucre et même sur les légumes, sur les branches des choux, sur les tomates. Quand le sucre est sale, il devient dégoûtant. Est-ce que quelqu'un veut du sucre dégoûtant sur terre ? Non. Personne Salim. Personne n'en veut.

Le père s'agenouilla contre le mur et il frotta le mur avec l'éponge à mur. Il frotta les plinthes avec l'éponge à plinthes. Le père avait tant d'éponges dans les placards, dans les bassines, dans son évier, sur les rebords de la baignoire et dans ses poches. De toutes les couleurs, de toutes les matières. Il avait toujours une éponge à la main. Une éponge de table pour que la table brille, une éponge à poussière pour chasser la poussière, une éponge pour les choses dures, une autre pour les choses molles, une

éponge vieille pour les objets cassés, une éponge nouvelle pour les objets précieux. Et pour nettoyer les éponges, plusieurs éponges à éponges. Une éponge longue pour les éponges longues, une éponge courte pour les éponges courtes, des éponges en miettes pour les miettes d'éponge. Le père prenait les éponges, il les tenait.

Parfois, le père imaginait les éponges dans les personnes. Si on pouvait se passer l'éponge à l'intérieur. Si on pouvait se passer l'éponge dans les poumons. Une éponge à poumons pour les malades des poumons. Si on pouvait se passer l'éponge dans le ventre. Une éponge à cerveau pour les malades du cerveau, une éponge sur le cœur, le long du cœur, dans les artères et derrière leurs yeux. Passer l'éponge dans le passé. Nettoyer d'anciennes journées, de vieilles scènes. Une éponge pour laver les regards, une pour la cuisine, pour les couteaux, pour les disputes, une éponge pour tout.

Si les éponges avançaient seules, elles glisseraient sur les passants, sur leurs figures et dans les rues, sur les bagages, elles glisseraient sur leurs bouches qui seraient lisses pour toujours. Le père frottait, il frottait, il dit : Je frotte les portes pour qu'elles se ferment. Réfléchis bien Salim, si tu ne frottes pas la porte, elle grince, et un jour, elle ne ferme plus. Qui voudrait de cette porte ? La porte qui ne ferme plus. Et les interrupteurs, il ne faut pas oublier les interrupteurs Salim. Si on oublie les interrupteurs, ils rouillent, ils tombent, un jour on se retrouve dans le noir. Et dans le noir, on serait pire. Maintenant Salim, réfléchis, si on ne lave pas les murs, devine ce qui se passe. C'est grave. Il faut s'occuper des choses, autrement elles s'écroulent.

Le père monta sur son escabeau pour nettoyer le plafond avec l'éponge à plafond. Il sifflotait, il sifflotait, ensuite il astiqua l'angle du mur, il s'inclinait, il s'inclinait, puis il nettoya le sol avec l'éponge à sol. Il frottait la chaise de

La semaine perpétuelle

Salim avec l'éponge à chaise, il remontait, il remontait, et il passa l'éponge à pull sur le pull de Salim et l'éponge à oreilles sur le bord des oreilles de son fils, il descendait, il descendait, et il passait l'éponge sur ses chaussures, sur son pantalon, il remontait, il remontait, et il passait l'éponge sur ses sourcils et sur ses joues, il dit : Je te lave mon fils.

Il passait l'éponge à cou sur le cou de son fils et l'éponge à chevilles sur le bas de ses jambes. C'était son fils, son grand fils, et ses affaires étaient à lui. Un jour les enfants choisissent leurs affaires et ces affaires leur appartiennent. Salim ne bougeait pas, il avait l'habitude, il touchait son écran.

Il zooma sur le visage d'un homme qui venait de gagner 75 millions au loto. Cet homme n'avait pas de sourcils, ses joues pendaient. Dans l'article, il disait : Le jour où j'ai gagné, j'ai ressenti la peur. J'ai eu peur de perdre le ticket. C'était une peur sans forme. Chez moi, j'ai caché le ticket dans un paquet de biscottes. Qui volerait les biscottes ? Depuis, je dors mal. Dans mes rêves, toutes les nuits, je perds le ticket. Je le perds, je n'arrête pas de le perdre.

Le père nettoyait les mains de son fils sur le téléphone. Il dit : À force de baisser la tête sur cet appareil, tes organes vont descendre. Ils vont descendre par la bouche et tu vas vomir tes organes. Vous allez tous vomir vos organes. Tu regarderas les informations et les présentateurs diront : Ils perdent leurs organes, ils les vomissent.

Le père passait l'éponge sur les fenêtres. Il regardait dehors tout en frottant, il cherchait la voisine. Elle bougeait sans arrêt, elle se déplaçait sur sa grande maison, elle espionnait, c'était sa vie. Derrière un rideau ou sur le muret, à genoux dans le jardin, allongée les bras tendus, dans la lucarne ou sur le toit, ses cheveux dépassaient, derrière un poteau, elle était maigre, il suffisait d'attendre, elle apparaissait. Le père vit la voisine assise sur le toit,

ses jumelles sur les yeux, elle fit un signe. De loin, sa bouche était un trou. Il essayait de la comprendre. Un jour, elle avait déposé une lettre pour le père, elle disait :

Monsieur, vous ressemblez au voisin que j'avais enfant. C'était un homme vieux quand j'étais jeune, ce qui veut dire qu'il est mort. Paix à son cœur. Aujourd'hui pour moi c'est un plaisir COMME UN TRAVAIL de regarder votre figure. Ça me remet dans le corps que j'avais enfant. Soyez bons, LES YEUX SONT LIBRES D'IMPÔTS que je sache. Et les problèmes ne manquent pas, je vous en prie, accordez votre image à

Votre vieille voisine.

Depuis, par moments, le père essayait de se voir comme un voisin. Il essayait d'entrer dans l'esprit de la voisine pour se regarder lui-même comme un voisin.

Dans l'esprit d'un voisin, on est un voisin. Notre visage est celui du voisin. Si le voisin nous croise à l'autre bout du monde, il croise son voisin. Il pourrait nous croiser sur la mer, dans un avion, à l'hôpital ou sur Neptune, il croiserait son voisin. Si notre voisin nous croise en rêve, il croise son voisin. On est une chose dans sa pensée. Dès la naissance, on entre dans la pensée des autres. Le père avait vécu dans la pensée des autres. Il avait été regardé. Les personnes qui vivent sont regardées par les personnes qui vivent. Les enfants vivent dans la pensée de leurs parents et les parents dans la pensée de leurs enfants. Toutes les personnes ont été vues sur terre, elles ont été regardées. Quand elles sont nées, le médecin a touché leur ventre, les infirmiers ont mesuré leur crâne et leurs pieds. Quand une personne n'est pas regardée, elle n'existe pas, elle ne peut pas exister. Les personnes qui ne sont pas regardées n'existent pas. Les personnes aveugles regardent comme les